



La Place royale ou les vertiges de l'amour selon Corneille

De toutes les comédies de l'auteur du *Menteur*, celle-ci est sans doute l'une des plus moirées. Tout se retourne sans cesse et l'on ne sait pas ce que veulent vraiment les personnages. Souvent montée, elle est ici mise en scène par François Rancillac qui dirige des comédiens sensibles. Mais la pièce est très difficile... La Place Royale (la Place des Vosges aujourd'hui) est le titre et le lieu où se situe l'action de cette comédie de 1634. A l'époque, c'est une promenade à la mode et ses jeunes gens sont bien de leur temps... Ce qui a souvent conduit les metteurs en scène à transposer l'action dans des époques récentes. Corneille est déjà connu et encore jeune : 28 ans à peine. Il n'est pas éloigné des jeunes gens dont il analyse les interrogations et les tourments.

François Rancillac ne cherche pas à transformer la situation, mais la scénographie de Raymond Sarti installe l'idée d'une répétition à vue avec un plateau entouré à cour et à jardin de tables de maquillages individuelles avec leur miroir entouré de grosses ampoules. Lorsqu'ils ne sont pas en scène, impliqués dans l'action, les comédiens sont auprès de ces tables, assis, debout, c'est selon. Mais on n'oublie vite cette idée de répétition ou de théâtre dans le théâtre comme cela peut être inspiré dans *L'Illusion comique*.

Le plateau est d'abord recouvert d'un tapis épais d'une matière qui évoque les cendres et qui est de couleur gris anthracite. On distingue un crâne, comme s'il s'agissait d'un tableau nous rappelant que la mort n'est jamais loin, une vanité. Bientôt ce tapis est tiré vers l'arrière et disparaît. Lorsqu'à la fin Angélique choisit le couvent, elle s'étale face contre terre et est recouverte d'un linceul de deuil fait de la même matière, tandis qu'Alidor tente une dernière fois de s'expliquer...

L'essentiel du jeu se déroule sur un parquet XVIII^{ème} siècle, un parquet de bal, un radeau sur lequel les protagonistes sont embarqués. Les costumes ne sont pas d'une élégance vraiment flatteuse pour les interprètes, n'étaient les robes de ces demoiselles après le bal, au moment des enlèvements...

La difficulté première de *La Place Royale* est sa langue. Difficile, drue, superbe. Première qualité du travail : on le ressent, les comédiens ont beaucoup travaillé à rendre clair ce qu'ils disent sans jamais éroder la beauté des sinèrèses et dièrèses, mais sans les marquer trop lourdement. Parfois, ils s'adressent à la salle. Ainsi le public peut mieux saisir les atermoiements de chacun.

L'intrigue est simple, mais se retourne tellement souvent et les personnages sont tellement toujours en train d'analyser leurs sentiments, de projeter leurs coups tordus (pour certains), de tenter de comprendre ce qui arrive, qu'il faut que le spectateur ne perde rien ! Et de ce point de vue là, le travail de François Rancillac, qui n'a pas souvent monté Corneille (*Polyeucte* il y a

vingt-cinq ans) mais dont on devine qu'il adore ces comédies, ce travail est remarquable. Comme on le dit : «on entend très bien la pièce» et c'est à porter au crédit de cette production.

L'argument ? Alidor (Christophe Laparra) aime Angélique (Hélène Viviès). Ils sont de bonne famille, ils sont riches et séduisants. Tout devrait aller bien mais Alidor s'interroge sur sa liberté et il veut sacrifier cet amour... Il se confie à Cléandre (Assane Timbo) qui avoue alors qu'il aime Angélique... Alidor tient la solution de son problème. On voit ici tout de suite la cruauté d'Alidor et la manière perverse dont il traite Angélique. Il est pervers. Et certainement narcissique ! Il est hystérique : ce qu'il veut, il se le refuse, il ne peut pas accéder à son véritable désir...

Il conçoit un stratagème particulièrement méchant : une fausse lettre adressée à une prétendue amoureuse tombe entre les mains d'Angélique. La jeune fille n'a plus qu'à rompre : alors elle se confie à son amie Phylis (Linda Chaïb), une fille libre qui ne se laisse pas embarquer dans des histoires d'amour (pense-t-elle...). Cette fille de sang froid pense à son cher frère, Doraste (Nicolas Senty) qui est lui aussi un cœur à prendre...

N'en disons pas plus : ce n'est que le début ! Ajoutons deux silhouettes traitées comme des personnages comiques dans la mise en scène, Polymas et Lysis (Antoine Sastre), et nous avons tout ce groupe.

Hélène Viviès possède à n'en pas douter un physique et une maturité qui conviennent à la fierté d'Angélique. Elle a une présence forte, une élégance. On n'est pas certain que le metteur en scène soit dans la justesse cornélienne lorsqu'il lui demande d'être seins nus ou lorsqu'il cherche assez loin la sensualité de l'amoureux qui prend mal qu'elle veuille entrer au couvent (à la fin). Linda Chaïb a de l'esprit et une personnalité acide qui va très bien à Phylis. Christophe Laparra manque parfois d'ambiguïté, d'ambivalence. Il joue un mec assez brusque. Alidor est plus vénéneux. Mais pourquoi pas, car il est très brutal de fait. Antoine Sastre se plie aux facéties qu'on lui demande avec un métier sûr. Assane Timbo est un Cléandre sincère et touchant. Nicolas Senty, personnalité intéressante donne à Doraste des moirures très changeantes. Il est vraiment «cornélien»

Le rythme est bon, mais cela pourrait être encore plus vif. Il faut que les interprètes se libèrent un peu, se surveillent moins, afin que l'on soit ému profondément. Pour le moment, on écoute, on entend, on regarde, mais on n'est pas encore saisi par ces vertiges cornéliens qui sont fascinants et doivent susciter de puissantes et contradictoires émotions.